

Marcel Viau

Meurtre à la caserne des Jésuites

Une enquête de Silas Robinson

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-0173-3

© Marcel Viau, 2023

Relectrice : Sylvie Gagnon

Correctrice : Hélène Lecours

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Les enquêtes de Silas Robinson déjà publiées dans
BOOKELIS

Les crimes du manoir Debartzsch (2020)

Le carcajou du Mont-Royal (2021)

Au temps de la peste bleue (2022)

Un pont sur le Saint-Laurent (2023)

CHAPITRE 1

Le marché de la Haute-Ville de Québec était presque désert ce samedi soir. Un ou deux habitants terminaient de remballer les invendus dans leur charrette afin de quitter la halle des bouchers au plus vite pour retrouver leur campagne. Le crépuscule était lent et généreux par cette belle soirée d'été. Le soleil frappait toujours le clocher de l'église Notre-Dame de Québec.

La caserne des Jésuites était déjà assoupie et un soldat de garde bâillait devant l'entrée. Soudain la porte s'ouvrit avec fracas. Un individu, vraisemblablement un militaire, en sortit en gesticulant. Il était à peine vêtu d'un pantalon militaire et d'une redingote rouge déboutonnée. Il n'avait pas de bottes, que des chaussettes. Pas de chapeau non plus. Le plus incongru dans ce tableau n'était pas le sabre que le militaire brandissait à la main, mais bien sa tête dont les cheveux hirsutes et le visage grimaçant semaient l'effroi.

Le garde recula en pointant son fusil sur le militaire. Puis, il sembla le reconnaître et se mit au garde-à-vous. L'enragé le vit à peine. Il jeta un regard furtif tout autour de lui et décida de courir en criant : « À l'attaque ! Suivez-moi ! Pas de quartier ! ». Sa course était gênée par une patte folle, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre à toute vitesse son chemin vers on ne sait où. Les quelques badauds encore sur la place du marché étaient sidérés devant ce spectacle.

Certains reculèrent vers les murs et les portes afin de se protéger, d'autres restèrent figés sur place.

Le militaire continua à courir vers la Côte de la Fabrique qu'il dévala à toute vitesse, toujours en criant et en gesticulant. Puis, on le perdit de vue lorsqu'il tourna sur la rue du Palais. Les badauds de la place du marché entendirent des cris encore quelque temps.

Puis, plus rien.

Le *Montreal* était parti tôt le lundi matin du quai Victoria à Montréal vers Québec. Il filait à vive allure, le capitaine étant sans doute pressé d'arriver à bon port après douze heures de trajet. Le bruit des pales frappant l'eau se faisait plus intense que jamais et la chaudière de charbon craquait sous l'effet de la chaleur. De la vapeur sortait à gros bouillon des deux grandes cheminées rouges et noires. Le drapeau de l'Union Jack à la proue battait frénétiquement au vent.

Un homme était accoudé au bastingage à l'avant du navire. Grand, dans les six pieds, la quarantaine bien sonnée, il portait avec élégance un habit marron foncé et un veston appareillé. La chaîne en or d'une montre à gousset pendait sur son flanc. Le chapeau melon qu'il portait lui allait comme un gant, s'il est possible d'utiliser cette

expression pour un couvre-chef. Il avait un beau visage traversé par une moustache impressionnante à la gauloise dont les coins avaient été soigneusement relevés avec de la cire.

Il semblait apprécier le paysage, en particulier le spectacle des quais remplis de bois équarris qui couvraient la totalité des côtes depuis la rivière de Cap-Rouge, et même avant. Québec avait fait du commerce de bois la base de sa structure économique depuis plus d'une vingtaine d'années. Le bois était rapporté de l'intérieur des terres, équarri sommairement et stocké sur les plages en attendant d'être embarqué sur des voiliers à destination de l'Angleterre. À voir la quantité de bois accumulé sur les rives, ce devait être un commerce florissant.

Lorsque le navire prit le tournant du fleuve au niveau de la rivière Chaudière, le paysage changea. Les villes de Québec et de Lévis commencèrent à apparaître. C'est à ce moment-là qu'un tableau impressionnant se présenta à l'homme : le plus gros bateau à vapeur du monde était amarré au milieu du fleuve et sa masse noire imposante dominait l'horizon tout entier.

Un autre homme s'approcha de l'observateur, s'accouda comme lui au bastingage et lui dit :

— Impressionnant, n'est-ce pas ?

— Oh ça, c'est le moins que l'on puisse dire.

— C'est le *SS Great Eastern*, le plus gros bateau à vapeur jamais construit qui fait la traversée de l'Atlantique : sept cents pieds de long, sur quatre-vingts de large. Un tirant d'eau de trente pieds. Il jauge dix-neuf mille tonnes et peut transporter jusqu'à quatre mille passagers. Un équipage de quatre-cents hommes est nécessaire pour le faire fonctionner. Il peut aller à une vitesse de treize nœuds. Il semble même qu'il fait l'aller-retour de l'Angleterre à l'Australie sans refaire le plein de charbon. En effet, impressionnant !

— Puis ces cinq cheminées, ces six mâts et cette coque noire. On pourrait sans doute écrire un roman à son sujet. Vous semblez bien vous y connaître en navires. Comment savez-vous tout cela ?

— Je me présente : Pierre Valin. Je construis moi-même des navires à Québec. Actuellement je possède trois chantiers sur les rives de la rivière Saint-Charles.

— Ah bon ! Vous construisez des navires à vapeur ?

— Pas encore. Nous fabriquons surtout des voiliers : bricks, goélettes, brigantins. Nous venons de terminer un magnifique trois-mâts vendu à un armateur britannique. Et vous ? Les navires vous intéressent ?

— Pas particulièrement. Laissez-moi me présenter : Silas Robinson.

— Vous êtes de Montréal ?

— Oui, je suis détective à la police de Montréal.

— Vous m'en direz tant ! Et qu'est-ce qui vous amène à Québec ?

— Une histoire de mort mystérieuse.

— Ce ne serait pas ce commandant qui est mort près de l'église Saint-Patrick ?

— Vous êtes au courant ?

— Vous savez, un décès comme celui-là, on ne voit pas ça souvent à Québec. C'est plutôt tranquille ici pour une ville de cinquante mille habitants. Un événement comme celui-là fait rapidement l'objet de tous les commérages. Était-ce un coup de folie de l'officier ? Était-ce un simple accident ? Ou encore est-il mort assassiné ? C'est malheureux tout de même ! Il était venu avec plusieurs bataillons de l'armée britannique pour nous défendre contre les Américains. Près de deux mille hommes venaient à peine de descendre du *Great Eastern*, et il paraît que nous en attendons d'autres.

— Vous voulez parler des menaces que fait peser sur le Canada la guerre entre le nord et le sud aux États-Unis ?

— Ouais ! Les Américains vont sans doute vouloir profiter de cette guerre pour essayer de nous envahir encore

une fois. Mais la reine Victoria ne les laissera pas faire. Ça, c'est sûr.

— C'est certain, répondit Robinson sans grande conviction.

— Comme ça, vous allez enquêter sur la mort du commandant ? Il doit être sacrément important pour que l'on fasse venir un détective de Montréal. Sauf votre respect, nous avons aussi de bons policiers à Québec.

— Je n'ai aucun doute là-dessus. Mais vous savez, je ne fais que suivre les ordres de mes patrons.

— Oui, oui, je comprends. Et où êtes-vous descendu à Québec ?

— On m'a suggéré l'Hôtel Saint-Louis.

— Excellent choix ! Quelqu'un vous attend à l'arrivée, je suppose ?

— Non. En réalité, peu de gens savent que je viens.

— Alors, permettez-moi d'aller vous reconduire à votre hôtel. La voiture de ma compagnie m'attend sur le quai.

— Bien aimable à vous, mais je ne veux pas vous déranger. Si c'est sur votre chemin, j'accepte votre invitation.

— Ce n'est pas vraiment sur mon chemin, mais cela me ferait un grand plaisir d'aider les forces de l'ordre. Votre travail est très important et c'est ma façon de vous remercier.

Robinson leva légèrement son chapeau en inclinant la tête.

L'accostage exigea un temps fou. Le bateau était incommodé par de forts vents et des vagues qui venaient frapper le quai. Robinson avait déjà son bagage à la main, prêt à descendre. Il était accompagné de Valin.

— Regardez-moi cet immeuble, dit ce dernier à Robinson. Le *Grand Trunck* vient de faire construire cette halle sur l'exemple du marché Bonsecours de Montréal : style néoclassique, trois étages, deux-cent-trente pieds sur cent pieds.

— Il y a une certaine ressemblance, c'est bien vrai.

— Vous ne trouvez pas qu'elle a l'air d'une cathédrale.

Robinson se tut par politesse. Il avait voyagé en Europe et trouvait que Valin avait légèrement le sens de l'emphase. Son interlocuteur continua.

— Le marché sert surtout à recevoir les marchandises provenant de la gare de Lévis par traversiers. Le chemin de fer ne se rend pas encore à Québec. Il serait bien temps. Nous nous faisons voler des marchés par Montréal parce que le train n'arrive pas directement chez nous.

La place publique devant la halle accueillait une bonne centaine de marchands pendant la période de pointe. On pouvait apercevoir plusieurs auberges, tavernes et buvettes qui la bordaient. Même à cette heure tardive, beaucoup d'hommes, de femmes et d'enfants se bousculaient, se frayant un chemin à travers étals, voitures et chevaux.

— Il est vrai que cette place a fière allure, dit Robinson.

— Ah ! Voilà notre voiture.

Sur le quai, on pouvait apercevoir un magnifique landau noir tiré par deux chevaux tout aussi noirs. Un cocher tentait de les calmer du mieux qu'il pouvait. Celui-ci était également en habit noir et portait un chapeau melon de même couleur. Sur la porte du landau dont les capotes avaient été repliées, on pouvait lire en lettres d'or : *Pierre Valin & Co.*

Après leur descente du bateau, les deux hommes se dirigèrent immédiatement vers le landau tout en refusant

l'aide de gamins qui voulaient porter leurs bagages. En arrivant à la portière, Valin lança un « salut, Fernand » au cocher. Celui-ci répondit « Bonsoir patron, vous avez fait bon voyage ? ». « Ah ! Montréal, c'est tellement sale et inconfortable, ne vous en déplaie, cher ami ». Valin s'installa avec son invité dans le véhicule, puis donna quelques ordres au cocher.

Le landau démarra lentement, les chevaux étant effrayés par le bruit et le fracas des alentours. La voiture réussit à se frayer un chemin vers la rue du petit Champlain. On croisa un groupe d'hommes qui se bagarraient en face de l'une des buvettes. Ils en venaient aux coups en s'insultant mutuellement, qui en anglais, qui en français.

— Ah, ces maudits Irlandais ! Toujours à chercher la bagarre, dit Valin.

— J'ai cru aussi entendre parler français.

— Ils sont bien obligés de se défendre, nos habitants. Les Irlandais débarquent ici le plus souvent malades et ils prennent les jobs de nos habitants. C'est sûr que ça ne fait pas du tout leur affaire.

— Si les choses se passent comme à Montréal, les Irlandais font des jobs que les Canadiens français ne veulent pas faire.

— C'est évident que les Anglais en profitent lorsqu'ils sortent du bateau. Ils les engagent à des salaires ridicules.

Moi en tout cas, je ne fais pas ça. Je paie bien mes employés et ils sont contents de travailler chez nous.

Le landau s'engagea lentement sur la rue du petit Champlain et traversa une autre Place, le marché Finley, plus petit et plus vieux que le marché Champlain. Un bel édifice en pierres servait de halle également. On se dirigea ensuite vers la côte de la Montagne. Les chevaux se mirent au trot pour se préparer à monter cette côte abrupte.

À mi-chemin, juste à la croisée de l'escalier du quêtueux, les voyageurs passèrent sous la majestueuse porte Prescott dont l'arche en pierres était surmontée d'immenses palissades en bois destinées à loger les soldats en faction. Après avoir franchi la porte, Robinson jeta un œil sur l'édifice du Parlement à sa droite et fit une remarque à son voisin.

— Il me semble que cet immeuble est différent de celui qui était là la dernière fois que je suis venu à Québec. Est-ce que je me trompe ?

— Quand êtes-vous venue la dernière fois ?

— C'était en 1853.

— Il s'est passé beaucoup de choses depuis ce temps avec ce Parlement. D'abord nous l'avons presque perdu au profit du Haut-Canada. C'est de haute lutte que nous avons gagné le droit de faire siéger le Parlement canadien à Québec. Il a fallu pour cela construire un bel immeuble,

celui que vous avez vu en '53. C'était un superbe édifice avec deux ailes et une entrée majestueuse à colonnades surmontée d'un clocheton.

— En effet, je me souviens bien.

— Il avait été construit sur les plans d'un disciple de notre grand Baillargé. Il était magnifique ! Malheureusement, un grand incendie l'a détruit de fond en comble à l'hiver de '54. On a pu sauver à peine la moitié de la bibliothèque de dix-sept mille volumes. Tout n'a pas été perdu cependant. Une partie des pierres et les colonnades du portique ont servi à construire la halle Champlain que vous avez vue en sortant du bateau. Comme il a fallu faire vite, le gouvernement a demandé à un obscur Anglais de reconstruire l'édifice. Regardez ce que cela donne. Pitoyable ! On dirait un bureau de poste.

Le landau se dirigea ensuite vers la place d'Armes. Avant de tourner vers la rue Saint-Louis, on pouvait apercevoir le château Haldimand, tout de briques rouges vêtu.

— Le château est toujours aussi beau. Qui y habite maintenant ?

— Il n'est pas habité par un Sir anglais. Il sert de bureau administratif pour le Parlement.

La voiture inclina vers le chemin Saint-Louis et les chevaux s'arrêtèrent devant l'hôtel Saint-Louis à la suite d'un « Huuuu !! » sonore du cocher.

— Nous y voilà. Il me reste à vous souhaiter du succès dans votre entreprise.

Robinson descendit avec son baluchon et après un petit salut à Valin, il entra dans le hall de l'hôtel.

CHAPITRE 2

Comme d'habitude, Robinson se leva tôt le mardi matin. Il avait bien dormi dans un lit confortable, ce qui n'est pas toujours le cas même dans les hôtels de bonne qualité. Après avoir fait ses ablutions, il s'assit pour rédiger les notes de son rapport. Dès son arrivée comme chef de police à Montréal, il avait exigé de constituer le plus de dossiers possible lorsqu'il enquêtait. Une salle d'archives avait été spécialement aménagée pour les classer. Auparavant, il était très difficile de se retrouver dans les différentes enquêtes. La plupart du temps, les informations étaient gardées dans la mémoire de ceux qui enquêtaient. Ses trois adjoints devaient savoir écrire, ce qui était plutôt une denrée rare dans la police. Même aujourd'hui, une majorité des policiers de Montréal, et c'était sans doute le cas à Québec également, étaient analphabètes.

Son principal adjoint, Émile Leclerc, était le plus qualifié pour la constitution des archives. Avec sa formation d'avocat, il avait acquis cette qualité rare de rédiger des dossiers à la fois pertinents et remplis d'informations. Robinson n'était pas aussi doué que lui pour ce travail. Leclerc allait lui manquer pour son enquête à Québec. Il lui avait demandé de « garder le fort » à Montréal, comme le disait son autre adjoint Jack Kelly. Avec Robert Morin, le dernier arrivé et le plus jeune, ils formaient une équipe très efficace qui avait résolu bon nombre de crimes depuis quelques années.

Robinson referma son cahier, alla devant le miroir afin de lisser les coins de sa moustache avec de la cire, mit son chapeau melon et sortit pour aller déjeuner avant de rencontrer le chef de police de Québec.

Le chef de police avait son bureau à l'Hôtel de Ville situé dans la même rue que son hôtel. Il n'y avait que quelques minutes de marche pour le rejoindre. Le poste de police était logé dans la maison Dunn, un élégant immeuble à pignon de deux étages avec une entrée couverte soutenue par des colonnades. Une belle clôture en métal ouvragé entourait sa façade. Le détective se présenta à l'accueil et on le dirigea aussitôt vers le chef Jean-Baptiste Bureau.

Le chef se leva pour accueillir Robinson. Il n'était pas très grand et plutôt trapu. Son uniforme était un peu trop étroit pour lui, les boutonnieres formant des plis à certains endroits de l'abdomen. L'homme n'était pas très beau avec un gros nez. La barbe qui formait un collet sous son menton ne l'avantageait pas. Ses yeux de belette semblaient dire : « tu ne m'auras pas ». Il réussit à esquisser un sourire devant son hôte et le fit asseoir en face de son bureau.

— Je vous souhaite la bienvenue à Québec, détective Robinson.

— Merci de votre accueil.

— Votre réputation vous précède, vous savez.

— Je n'y peux rien.

— Vous êtes trop modeste.

Le chef hésita quelques secondes avant de se lancer.

— Je vais être franc avec vous, détective. Je me demande pourquoi on vous a fait venir à Québec.

— Chef, je me le demande aussi, soyez en certain.

— Ici, nos policiers sont très bien formés pour résoudre les crimes.

— Je n'en doute pas une seconde, chef.

— Vous savez, Québec n'est pas une ville aussi dangereuse que Montréal. Les pires crimes que nous avons à résoudre viennent des marins qui débarquent en masse pendant l'été. Ils se bagarrent, s'enivrent, vont chez les prostituées...

— Et l'hiver ?

— Ah, l'hiver ce sont les Irlandais qui nous donnent du fil à retordre. Ils sont turbulents, ivrognes, violents. La plupart vivent dans la Basse-Ville et on les entend crier et brailler jusque dans la Haute-Ville le soir. Ils dérangent tellement les bonnes gens que personne ne veut habiter dans leur quartier.

— Par « personne », vous voulez dire les nantis ?

— Oui certainement. Mais pas seulement eux. Les Canadiens français aussi sont perturbés par cette engeance. Ils en viennent souvent aux mains avec eux.

Robinson garda le silence à la suite de cette dernière remarque.

— Vous êtes britannique, je crois ? Continua le chef Bureau.

— Maintenant canadien, mais je suis né à Londres, effectivement

— Alors, vous comprenez ce que je veux dire ?

Encore là, Robinson garda le silence.

— D'ailleurs, c'est sans doute parce que vous êtes Anglais que le Gouverneur vous a demandé de venir faire cette enquête à Québec. Comme le lieutenant-colonel Harcourt est britannique, cela se comprend.

En voyant Robinson qui relevait les sourcils, le chef ajouta.

— Ah, je vois que vous n'êtes pas au courant.

— C'est-à-dire que l'ordre est venu de mon chef de police, le commandant Hayes.

— ... Qui lui-même avait reçu cet ordre du Gouverneur. D'ailleurs, Sir Edmund Head vous demande d'aller le rencontrer dès que vous le pourrez.

Le chef Bureau hésita encore un peu avant d'ajouter.

— En tous les cas, il n'était pas nécessaire de vous déplacer à Québec pour enquêter. Nous avons déjà mis la main sur l'assassin du lieutenant-colonel.

— Ah bon ! Donc, vous êtes certain qu'il a été assassiné ?

— Certain... Et je vous le donne en mille : c'est un Irlandais. Il est dans une cellule à la caserne de police du quartier. Le détective Patrick O'Connell vous attend. Vous pourrez interroger à nouveau le meurtrier si vous le désirez. Mais ce sera inutile à mon avis. Tout est contre lui. Les policiers l'ont trouvé près du corps du lieutenant-colonel en face de l'église Saint-Patrick. Il avait le sabre du militaire à la main. C'est une affaire conclue. Il est maintenant en attente d'être présenté devant un juge.

Sur ces paroles, le chef Bureau se leva, remit sa casquette qu'il avait déposée sur un coin et serra la main de Robinson en lui demandant de venir le saluer lorsqu'il repartirait.

Robinson arriva rapidement au poste de police de quartier de la rue Saint-Joachim. L'édifice ressemblait à une boîte à savon : presque un cube, trois étages, cinq fenêtres par étage. L'entrée était surmontée d'une pancarte indiquant « Police station-Poste de police ». Un grand lanterneau ressortait de la façade pour éclairer l'entrée.

Le planton en uniforme à l'entrée indiqua à Robinson le bureau où il trouverait les détectives. Il lui fallut monter un étage. Il frappa à la porte et un homme vint lui ouvrir. La pièce n'était pas grande et ressemblait à s'y méprendre à

celle de son propre bureau à Montréal. Trois meubles à tiroirs étaient placés à la va-comme-je-te-pousse et des étagères couvraient les murs libres.

Un autre homme s’avança vers lui pour se présenter. Il avait un beau visage qui n’était pas typiquement irlandais : cheveux courts légèrement frisés, imberbe, yeux marron foncé au regard incisif. Son gabarit n’avait rien à voir avec celui de ses deux acolytes ni, sans doute, de la plupart des policiers de sa brigade.

— Patrick O’Connell. Plaisir de vous rencontrer enfin.

— Ne me dites pas vous aussi que ma réputation me précède. Vous allez me faire rougir.

Les deux hommes rirent de bon cœur et un lien venait immédiatement de s’établir entre eux. O’Connell présenta ses deux acolytes, puis invita le détective de Montréal à s’installer dans un espace restreint près de son bureau. Il sortit une bouteille de whisky irlandais et deux verres qu’il tint les doigts de sa main droite.

— Non merci. Trop tôt pour moi.

— Pourtant, vous ne semblez pas du genre à rechigner sur un bon whisky.

— C’est vrai. Mais je préfère le whisky écossais, ne vous en déplaise.

— Là, vous me décevez.

— Je sais, c'est un manque total de goût pour un Irlandais. *Gabh mo leithscéal le do thoil.*

— Tiens, tiens ! Vous parlez gaélique ! Pourtant, il me semblait que vous étiez British.

— Londonien d'origine, mais j'ai vécu une bonne partie de mon enfance et de mon adolescence en Irlande.

— Et où donc ?

— À Limerick.

— Ah, ces paysans de l'ouest ! Rien à voir avec les gens de Dublin. Ça, c'est une vraie ville irlandaise.

Les deux hommes sourirent en semblant se remémorer fugitivement leur enfance respective.

— Alors, vous venez enquêter sur le meurtre de notre bon militaire.

— Je viens plutôt vous soutenir dans votre enquête. Loin de moi l'idée de prendre votre place.

— Hum ! Au contraire, vous êtes le bienvenu et votre aide nous sera très utile. Ce sera une enquête difficile, j'en ai bien peur.

— Pourtant, votre chef Bureau vient de me dire que le dossier était presque clos.

— Bureau est un idiot...

Les deux acolytes d'O'Connell eurent un petit rire nerveux à la suite de cette affirmation.

— Il a obtenu sa place par pression politique. Ce qu'il fait de mieux, c'est de se pavaner dans les soirées dansantes en racontant à tout le monde comment il a réussi telle ou telle enquête. Le travail, c'est nous qui le faisons.

— Donc, il paraît que vous avez trouvé le meurtrier ?

— Ce n'est pas un meurtrier, mais un suspect. Et je suis loin d'être certain que c'est lui qui a fait le coup.

— Vous avez des doutes ?

— Et comment ! Il a trouvé le militaire, cela est certain. Mais de là à l'avoir tué, *It's a different kettle of fish*, comme diraient les Écossais.

— Votre chef affirme que les policiers l'avaient trouvé un sabre à la main.

— C'est tout à fait faux ! Il y avait bien un sabre, mais il était sur le sol à côté du mort. Les constables ont confirmé

que, lorsqu'ils sont arrivés sur les lieux, l'homme se tenait agenouillé près du corps et il semblait désespéré.

— C'est un Irlandais, c'est ça ? C'est du moins ce que votre chef m'a dit.

— Oui, et comme vous le verrez, un grand gaillard qui pourrait facilement passer pour une brute. Mais les apparences sont souvent trompeuses, n'est-ce pas ?

— C'est la toute première règle de notre métier : ne jamais se fier aux apparences.

— Vous avez raison. Comme Bureau n'aime pas beaucoup les Irlandais, il s'est tout de suite convaincu de la culpabilité de l'homme.

— Quel est son nom ?

— Il s'appelle Liam Boyle.

— Où a-t-il été appréhendé ?

— Sur la rue Sainte-Hélène, presque en face de l'église Saint-Patrick. Boyle est le sacristain de cette église. Il venait de terminer sa journée de travail et était en train de fermer les portes à clé lorsqu'il a entendu des cris. C'était le militaire qui courait dans la rue, un sabre à la main. Bon ! Je vais le laisser raconter lui-même son histoire. Vous pourrez en juger.

O'Connell invita Robinson à l'accompagner à la cellule du suspect. Il fallait descendre au rez-de-chaussée et se rendre au fond d'un grand couloir.

L'homme était littéralement accroupi dans un coin, la tête entre les mains. O'Connell prit son trousseau de clés et déverrouilla la porte faite de gros barreaux de métal. L'homme, surpris, leva la tête et se dépêcha de se relever en lissant ses vêtements, comme un enfant sage. C'était en effet un homme imposant qui devait mesurer quelques pouces de plus que Robinson. Une tête aux longs cheveux roux. Il regardait les deux hommes avec des yeux de merlan frit.

— Bonjour Boyle. Je veux te présenter Silas Robinson. C'est un grand détective qui vient exprès de Montréal pour savoir ce qui s'est passé. Il veut te poser quelques questions.

— Ce n'est pas moi, monsieur... ce n'est pas moi.

— Calme-toi ! C'est bien Liam, ton prénom ?

— Oui. Comment vous le savez ?

— Va t'asseoir sur la couchette, Liam.

Boyle obéit sagement et s'assit avec d'innombrables précautions sur le bord de la couchette. Robinson s'assit près de lui.

— Écoute, Liam, je veux seulement connaître la vérité.

— Mais eux, ils disent que j'ai tué le soldat.

— Je le sais. Moi, je veux t'entendre dire comment les choses se sont passées.

— Bien voilà... Il arrivait...

— Peux-tu commencer du début. Tu es le sacristain de l'église, je crois ?

— C'est ça. Ça fait (Boyle compta sur ses doigts) 5 ans que je nettoie l'église. C'est pas bien payé, mais comme personne d'autres voulait m'engager... Ils disent que je travaille pas assez vite, que je comprends rien. Le curé Murray, lui, il est gentil avec moi.

— Donc, ce soir-là, tu refermais la porte à clé ?

— Oui, c'est ça. Je barrais la porte de l'église à clé. C'est ce que je fais toujours quand j'ai fini de travailler. Le curé Murray me laisse un trousseau de clés, vous savez. Il a confiance en moi. Il m'a dit : « Liam, il ne faut pas que les voleurs entrent dans l'église. Il faut toujours que tu fermes la porte à clé ». Je fermais la porte de l'église à clé.

— Et après... ?

— Après quoi ?

— Après que tu as refermé la porte à clé ? Répéta Robinson avec patience.

— Ben, j'ai entendu un grand cri qui venait de la rue du Palais, puis j'ai vu un soldat tout débraillé qui courait vers moi (ou c'était peut-être vers l'église, je sais pas). Il avait un grand sabre à la main et criait : « À l'attaque ! ». Moi, je me suis viré vers l'autre bout de la rue pour voir de qui il parlait. Quand on crie ça, c'est pendant la guerre, il me semble en tout cas. Mais je ne voyais pas d'autres soldats nulle part dans la rue.

— Il t'a vu ?

— Je pense... oui, je pense qu'il m'a vu.

— Y avait-il d'autres personnes dans la rue ?

— Pas de soldats, ça, c'est sûr.

— Est-ce que tu as vu d'autres personnes que des soldats ? continua Robinson avec toujours la même patience.

— Il y avait bien le petit vieux avec sa charrette tirée par des chiens qui venait de livrer du pain sur la rue Sainte-Hélène. J'ai aussi vu une porte s'ouvrir et Madame Germaine a pointé son nez dehors pour voir ce qui se passait. Mais c'est tout. Je n'ai pas vu de soldats.

— Qu’as-tu fait ensuite ?

— Après avoir barré les portes avec ma clé ?

— C’est ça.

— Ben, je me suis approché du pauvre homme. Il avait pas l’air très bien.

— Ce n’était pas trop dangereux, ça. Il avait un grand sabre à la main, non ?

— Peut-être. Mais il avait besoin d’aide. Le curé Murray me dit toujours qu’il faut aider les gens qui ont besoin d’aide. Et lui, il faisait tellement de la peine à voir. Je me suis dit qu’il fallait que je l’aide. Je me suis approché avec les mains en avant, comme pour le calmer.... Quand je suis arrivé près de lui, je lui ai dit « ça va pas, monsieur ? »...

— Ensuite...

— C’est là que j’ai commencé à avoir peur. Il s’est élancé et il a fait tourner le sabre au-dessus de sa tête. J’ai juste eu le temps de me pencher. Le sabre a passé à ça (Liam, fit un geste de ses deux mains) au-dessus de ma tête. Il a perdu l’équilibre en faisant ça. C’est alors que je me suis jeté sur lui de toutes mes forces en le frappant de mon épaule à la taille... Le sabre lui est parti de la main, il a revolé et est tombé par terre. Lui, il s’est écrasé au sol en tremblant de tout son corps.

— En tremblant ?

— Oui. Ça ressemblait à la petite dame qui était un jour tombée comme ça dans l'église. Le curé Murray m'a dit que c'était le grand mal.

— Et alors ?

— Ben, je me suis penché vers lui pour voir comment il allait et c'est là que les policiers sont arrivés. Ils m'ont attrapé et m'ont donné des coups de poing. Ils m'ont passé des menottes et m'ont amené ici.

— Liam, je veux que tu me dises la vérité. Tu n'as jamais frappé le militaire autrement que par ton coup d'épaule ?

— Jamais, je vous le jure. Je voulais seulement l'aider... Seulement l'aider.

Les deux détectives sortirent de la cellule et reprirent le couloir afin de revenir au bureau du deuxième étage. Pour ce faire, ils devaient passer devant l'entrée et le comptoir du planton du service. Arrivés là, ils aperçurent un prêtre assis sur l'une des chaises droites. Il les attendait, vraisemblablement. Dès que le prêtre les vit, il sauta sur ses pieds et s'approcha du détective O'Connell en disant.

— Patrick, qu'est-ce qui se passe ?

— Monsieur le curé, que faites-vous ici ?

— J'ai appris que vous aviez arrêté Liam. Ce n'est pas possible, ça, Patrick ! Tu le connais pourtant.

— Je ne le connais pas tant que ça, Monsieur le Curé. Je l'entrevois à peine lorsqu'il balayait les marches du perron de l'église.

— En tout cas, moi je le connais bien et depuis un bon bout de temps. Liam est peut-être un peu simplet, mais c'est une bonne pâte d'homme. Il ne ferait pas de mal à une mouche.

— Il est accusé de meurtre pourtant.

— Mais il n'a pas tué ce soldat. C'est impossible.

— Pourquoi dites-vous cela ? Vous avez vu ce qui s'est passé, de vos yeux, vu ?

— Non. Je travaillais au presbytère. Mais je sais qu'il ne pourrait jamais faire de mal à personne. Il est si naïf, si innocent. C'est impossible !

— Monsieur le Curé, nous allons continuer notre enquête. Vous savez, nous ne sommes pas des brutes. Nous faisons notre travail sérieusement. Nous n'arrêtons pas le premier venu sans preuve.

— Oui, excusez-moi. Je sais que vous faites votre travail.